La “science du paysage”, une “science diagonale”

Georges Bertrand

► To cite this version:

Georges Bertrand. La “science du paysage”, une “science diagonale”. Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1972, Actes du premier colloque sur la science du paysage, 43 (2), pp.127-134. 10.3406/rgpso.1972.3323 . hal-02570339

HAL Id: hal-02570339

<https://hal.science/hal-02570339>

Submitted on 12 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La «science du paysage», une «science diagonale»

Georges Bertrand

Résumé

Alors qu'il se détériore, le paysage n'est pas encore une réalité scientifique. La géographie physique et l'écologie restent deux voies parallèles et inégalement tracées qui n'aboutissent pas à une vision globale du milieu naturel. Un certain nombre de problèmes qui relèvent d'une définition intégrée de l'objet-paysage restent sans solution. La « science du paysage » est définie comme une « science-diagonale » recoupant les diverses disciplines qui étudient l'environnement naturel.

Abstract

Whereas it is being spoilt, landscape has not yet grown to be a scientific reality. Physical geography and ecology still are two parallel unequally traced ways which do not lead to a global view of natural environment. Many problems which belong to an integrate definition of the landscape-object remain unsolved. The « science of landscape » is defined as a « diagonal-science » cross-checking the various branches that study natural environment.

Citer ce document / Cite this document :

Bertrand Georges. La «science du paysage», une «science diagonale». In: Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, tome 43, fascicule 2, 1972. Actes du premier colloque sur la science du paysage. pp. 127-134;

doi : <https://doi.org/10.3406/rgpso.1972.3323>

https://www.persee.fr/doc/rgpso_0035-3221_1972_num_43_2_3323

Fichier pdf généré le 27/10/2018

La "science du paysage", une "science diagonale" ⁽¹⁾

par Georges Bertrand

Associer le « Paysage » à la « Science » pouvait apparaître, en 1970, comme une gageure, voire une provocation. En moins de deux ans, ce rapprochement a perdu beaucoup de son caractère insolite et le nombre de publications scientifiques consacrées à ce type de recherche, quoique très modeste encore, n'a cessé d'augmenter et le débat de gagner en profondeur.

I. Le retard de l'épistémologie et de la pratique

La « Science du paysage » est pourtant une réalité ancienne. Elle s'est créée d'elle-même, à partir des relations de voyage des

(1) R. CAILLOIS, Pour un dialogue entre les sciences. *Le Courrier du CNRS*, Paris, 1971, n° 1, p. 4-6.

(*) Le Colloque interdisciplinaire sur la « Science du paysage et ses applications », organisé par le Cima (Centre interdisciplinaire de recherches sur les milieux naturels et leur aménagement) s'est tenu à l'Institut de Géographie de Toulouse, le 21 et 22 avril 1970.

Il a été placé sous la présidence d'honneur de M. Jacques Godechot, alors Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse et de M. Henri Gaussen, Professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Toulouse. Les séances ont été présidées par M. Jean-Louis Trochain, Directeur du Laboratoire de Botanique et de Biogéographie de la Faculté des Sciences de Toulouse et M. François Taillefer, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse. Le Colloque a été ouvert par M. Bernard Kayser, Directeur de l'Institut de Géographie de Toulouse.

M. Yves Cros, Conseiller administratif de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse, en a facilité l'organisation matérielle.

L'organisation scientifique et matérielle est le fruit d'un travail d'équipe auquel ont notamment participé : M^{mes} Claude Bertrand et Geneviève Schektman, Ingénieurs CNRS; MM. F. Barthès et L. Rey, dessinateurs CNRS; M. Georges Bertrand, chargé d'enseignement de Géographie; M^{lles} Cassé et Carcenac, assistantes de Géographie; M. Delpoux, maître-assistant d'Ecologie à la Faculté des Sciences de Toulouse; MM. Esparbès et Razat, dessinateurs de l'Institut de Géographie de Toulouse; M. Jacques Hubschman, ingénieur pédologue, maître-assistant à l'Institut de Géographie de Toulouse; M^{me} J. Prévost, technicienne du Laboratoire de géographie physique de l'Institut de Géographie, a assuré le secrétariat.

explorateurs scientifiques du dix-huitième siècle, en particulier A. de Humboldt. Mais elle a été victime, en France surtout, du positivisme du dix-neuvième siècle et de la nécessaire division et spécialisation du travail scientifique. C'est dans les pays « neufs », riches en espaces naturels (Union Soviétique, Etats-Unis, Canada, Australie), et parfois en liaison étroite avec les problèmes d'aménagement (République démocratique d'Allemagne, Pologne, Pays-Bas) que la « Science du paysage » a pu se développer sur des bases différentes : soit de simples recettes d'aménagement : *landscape survey*, soit des mises en forme méthodologiques : *Landschaftskunde* et surtout *Landschaftsökologie*, soit encore de grandes constructions théoriques : bilans énergétiques et cycles géochimiques généralement accompagnés d'une formulation mathématique (modèles de *complexes physico-chimiques* des savants soviétiques, analyses multifactorielles). En France, le réflexe cartésien et positiviste, entretenu par le cloisonnement universitaire, a prévalu. Le retard touche autant la recherche fondamentale que la recherche appliquée.

II. L'environnement, réalité politique et incertitude scientifique

Dans le même temps, le paysage, cet objet périssable, est devenu un objet de consommation, une mode et une nécessité, dont la *promotion* mercantile et para-culturelle est assurée par le biais d'une politique moralisante de l'environnement. « Qu'est-ce que l'environnement ? Une réalité scientifique, un thème d'agitation, l'objet d'une grande peur, une diversion, une spéculation ? » (2). Situation ambiguë, dénoncée par ceux-là mêmes qui ont la charge de l'aménagement du territoire (3). Les scientifiques devraient avoir la même mauvaise conscience. Prisonniers des structures universitaires et de leur savoir, ils n'ont pas su, pas pu ou pas voulu, à l'exception de quelques écologistes dans leur domaine particulier, prévoir et adapter en temps utile leurs recherches et leur enseignement à la transformation accélérée et souvent irréversible de l'oekoumène terrestre. En moins d'une décennie, le milieu physique a évolué plus vite que les sciences qui, en ordre dispersé, avaient pour objectif de l'étudier.

(2) P. GEORGE, *L'environnement*, Paris, P.U.F., 1971, (Collection que sais-je ?).

(3) Ph. SAINT-MARC, *Socialisation de la nature*, Paris, Stock, 1971.

III. La géographie physique est-elle un luxe ?

La responsabilité des géographes est particulièrement engagée. Ils étaient, au départ, les mieux placés à la charnière des sciences de l'Homme et des sciences de la Nature. La géographie n'était-elle pas conçue, dès la fin du dix-neuvième siècle, comme l'étude globale de l'environnement humain ? Elle n'a pas su utiliser cette avance historique offerte par P. Vidal de la Blache et entretenue comme un écho affaibli par un Max Sorre isolé (4). En confondant la synthèse scientifique et l'encyclopédisme, l'étude intégrée et le catalogue madréporique, le nécessaire approfondissement de certains problèmes particuliers et l'hyper-spécialisation, la géographie régionale et la monographie, et sur le plan de la géographie physique, l'étude du milieu naturel et l'unique géomorphologie, les géographes ont provoqué un éclatement de fait qui condamne l'entreprise géographique classique. Certes, la géographie moderne anime un certain nombre de *recherches de pointe*, mais ces dernières sont davantage le fait du dynamisme de quelques individus que de l'utilisation de méthodes spécifiques appliquées à des objets spécifiques. De plus, ces études sont consacrées à des secteurs de plus en plus spécialisés qui sortent d'eux-mêmes de l'orbite géographique. C'est le cas de la géomorphologie, science à part entière, dont rien, sinon la routine, ne peut expliquer le maintien dans une situation de dépendance dont elle est la première à pâtir et qui empêche l'indispensable contact de la géographie physique avec la géographie humaine. Ces incohérences s'aggravent au moment même où le monde politique et scientifique prend conscience de la dilapidation du paysage. Faut-il laisser l'environnement aux techniciens et aux technocrates ? Faut-il rappeler la vaine querelle qui a opposé, au cours des années 1950, les tenants de la géographie, science universitaire et culturelle, noble et fondamentale, aux tenants de la *géographie appliquée* ?

IV. L'écologie, forme moderne de la géographie physique ?

La géographie physique n'est donc pas, du moins en France, la science qui étudie explicitement et directement le *milieu physique*. Elle y tend seulement, à travers un certain nombre d'analyses sectorielles approfondies, plus ou moins parallèles, qui ne débouchent qu'exceptionnellement sur l'appréhension et la définition globale du paysage. L'étude de G. Rougerie sur la Côte

(4) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Principes de géographie humaine*, Paris, A. Colin, 1922.

Max SORRE, *L'Homme sur la Terre*, Paris, Hachette, 1961.

d'Ivoire demeure un exemple isolé (5) dont les géographes ont surtout retenu l'étude particulière de l'érosion sous forêt tropicale et la virtuosité dans l'utilisation d'un ingénieux appareillage technique, alors qu'il faudrait avant tout y voir une rupture dans la méthode. Dans ces conditions, le *géographe physicien* devient, par le simple jeu attractif de méthodes et de concepts plus évolués, un écologiste plus ou moins autodidacte, ce qui ne va pas sans difficultés.

Fidèle à son étymologie, l'Ecologie est bien, par excellence, la science de l'habitat, du milieu. L'objet, la Biosphère, est défini et conceptualisé dès le départ grâce à l'*écosystème*. Par l'intermédiaire de la Biocénologie, l'écologie possède donc un modèle universel, sorte de schéma simplificateur mais rayonnant, c'est-à-dire susceptible d'être enrichi latéralement sans que l'idée directrice soit remise en cause. C'est cette structure explicative a priori qui manque à la géographie physique (en dépit de quelques efforts récents dans le domaine de la géographie physique zonale).

La géographie physique peut-elle continuer à se développer en dehors de la pensée écologique moderne ? A l'inverse, l'écologie ne gagnerait-elle pas à élargir son champ d'investigation en intégrant dans le schéma écosystématique un certain nombre d'éléments traditionnellement mieux étudiés par les géographes : la géomorphologie et surtout la géomorphogenèse récente, la perspective historique ainsi que les fondements politiques, socio-économiques de l'évolution des paysages ? La géographie physique sera-t-elle une écologie humaine ? Actuellement, l'écologie et la géographie physique sont deux cheminements parallèles, inégalement tracés et encore inachevés. Alors qu'il se détériore, le paysage n'est pas encore une réalité scientifique.

V. La « science du paysage », « science diagonale »

1. Traitement scientifique de l'objet-paysage

L'objet-paysage, tel qu'il a été déjà défini (6), demande un traitement scientifique particulier. D'une part, il échappe aux différentes analyses sectorielles ainsi qu'à leur addition a posteriori. Ces dernières ne sont que des étapes, indispensables mais insuffisantes, d'une méthode qui les dépasse par sa seule finalité.

(5) G. ROUGERIE, *L'évolution des modelés en Côte d'Ivoire forestière*, I.F.A.N., 1960.

(6) G. BERTRAND, cf. bibliographie in *Les structures naturelles de l'espace géographique*, R. G. P. S.-O., 1972, pp. 175-206 *infra*.

D'autre part, la recherche interdisciplinaire, qui permet d'ouvrir le dialogue et de poser des problèmes nouveaux, ne peut être qu'un palliatif, qu'une phase préparatoire, car les préoccupations disciplinaires et les structures mentales demeurent.

La « Science du paysage » se situe à la confluence de la Géographie et de l'Ecologie. Elle n'est pas une super-synthèse mais un choix (à l'exemple de l'Ecologie qui constitue, au niveau de la seule Biosphère, une *sélection écologique* opérée parmi les données de la Botanique, de la Zoologie, de la Physiologie, de la Systématique, etc.).

Il s'agit, dans un premier temps, de regrouper et d'harmoniser tous les éléments du paysage pour définir l'objet à étudier. « La connaissance scientifique, écrit R. Caillois, ramifiée à l'infini est aujourd'hui parcellaire. Elle constitue un immense puzzle dont chacun connaît un élément bizarrement et souvent arbitrairement, sinon malignement découpé, mais dont personne ne peut distinguer ni même soupçonner la physionomie générale, *l'image cohérente qui donnerait à l'ensemble unité et signification* (7)... Il faudrait qu'il existât à tout niveau des relais, des anastomoses, des postes de coordination, non seulement qui rassemblent les résultats, mais surtout qui confrontent et généralisent les démarches... Les sciences, que j'ai proposé en 1959 d'appeler « diagonales », chevauchent les disciplines anciennes et les contraignent au dialogue. Elles tentent de déceler la *législation unique* qui réunit des phénomènes épars et en apparence sans rapport. Elles déchiffrent des complicités latentes et découvrent des *corrélations négligées* » La « Science du paysage » n'est pas seulement une forme d'épistémologie appliquée aux sciences de la nature, ce qui ne suffirait pas à lui assurer un véritable statut scientifique. Dans un deuxième temps, il faut dégager ses caractères propres et ses premières orientations spéculatives originales.

2. La « science du paysage » : science de l'espace

Un paysage est, par définition, une portion d'espace matériel. L'analyse spatiale joue donc un rôle privilégié, en particulier dans la classification des milieux. Cette taxonomie des milieux, à la fois globale et scalaire, doit être traitée en priorité. Elle offre l'avantage de dégager immédiatement la « Science du paysage » des disciplines voisines en imposant des objets, sinon neufs, du moins examinés sous un angle inhabituel. De plus, en dehors des *sciences naturelles*, on a trop négligé le fait que l'évolution de la science consiste « pour une part, dans le progrès de ses propres classifications » (1). La méthode et la technique carto-

(7) Les passages soulignés dans les citations d'auteur le sont par nous.

graphiques doivent refléter cette préoccupation taxonomique et préparer des prolongements originaux, en particulier dans le domaine de l'application.

3. La « science du paysage » : science de l'actuel

Elle étudie les paysages actuels tels qu'ils se présentent avec leur charge d'histoire humaine. Il n'y a plus, ou pratiquement plus, de paysages naturels, mais des espaces *oekouménés*, selon le mot de L.-E. Hamelin, dominés par un *système d'évolution anthropique*. « *L'émergence de l'homme*, écrit J.-F. Leroy, professeur d'écologie au Muséum, *coupe l'histoire de la nature en deux catégories où les faits ne sont pas comparables.* » Il est curieux que la géographie physique ait consacré beaucoup de soins et de temps à l'étude de *systèmes d'érosion* anciens, ou peu actifs actuellement, et ait négligé d'étudier l'action humaine, à la fois constructive et destructive, qui est en train de modifier, souvent irréversiblement, la face de la Terre. La « Science du paysage » fait donc largement appel à l'Histoire, à l'Economie, à la Sociologie, à l'Esthétique même (il existe un *paysagisme* plein d'idées et de formules neuves auquel il manque une base scientifique).

4. La « science du paysage » : science de l'« environnement »

La « Science du paysage » est, d'abord, l'étude des paysages actuels en eux-mêmes et pour eux-mêmes, l'action anthropique n'étant qu'un élément parmi d'autres de la combinaison écologique. Cette attitude volontairement restrictive ne doit pas être considérée comme une phase provisoire qui serait nécessaire à la mise au point méthodologique. C'est une constante. Elle est indispensable comme toute recherche fondamentale.

Mais, la « Science du paysage » est aussi, dans le même temps, une discipline anthropocentrique. Elle traite de l'*environnement humain*, du moins sous sa forme *objective* pour reprendre la distinction de P. George, mais en se refusant toutefois à isoler l'aspect écologique du contexte socio-économique « Au lieu de regarder les éléments naturels comme existant d'une manière indépendante, il faut les considérer pour la valeur qu'un certain groupe social leur attribue, et par rapport aux types d'activité du groupe en question dans un espace donné. » (8). La « Science du paysage » se situe donc, par absolue nécessité, à l'*aval des*

(8) G. DEMATTEIS, Les relations entre types d'espaces différents en tant qu'objet de la géographie théorique. *Cahiers de Géographie de Besançon*, 1971, n° 2 (Séminaire de Géographie théorique des 15-16 mars 1971).

sciences humaines et des problèmes d'aménagement. Elle doit s'exprimer en termes de coût, de production, de productivité. Les paysages qui nous entourent sont, à des degrés divers, artificiels et insérés dans des circuits économiques. Leur évolution écologique n'est plus que le reflet de la concurrence entre des systèmes socio-économiques (par exemple, entre l'utilisation urbaine et rurale, entre la mise en culture et le reboisement, etc.). L'époque néo-romantique de la *protection de la nature* est partout dépassée sur le plan de l'écologie. Commence le temps de l'aménagement intégral de milieux qui seront de plus en plus artificiels, fragiles et coûteux. Ce processus à caractère technocratique s'est engagé sur des bases techniques très empiriques et sans support scientifique coordonné.

« L'homme n'est plus effrayé par les forces immenses de la nature mais par les résultats de sa propre action : paysages détériorés, dévastés ou hostiles qui sont son œuvre. Une science du paysage n'a jamais été aussi nécessaire » (9).

(9) F. TAILLEFER, *La science du paysage, in La pensée géographique française contemporaine*, Rennes, Presses universitaires de Bretagne, 1972.

RÉSUMÉ. — Alors qu'il se détériore, le paysage n'est pas encore une réalité scientifique. La géographie physique et l'écologie restent deux voies parallèles et inégalement tracées qui n'aboutissent pas à une vision globale du milieu naturel. Un certain nombre de problèmes qui relèvent d'une définition intégrée de l'objet-paysage restent sans solution. La « science du paysage » est définie comme une « science-diagonale » recoupant les diverses disciplines qui étudient l'environnement naturel.

SUMMARY. — Whereas it is being spoilt, landscape has not yet grown to be a scientific reality. Physical geography and ecology still are two parallel unequally traced ways which do not lead to a global view of natural environment. Many problems which belong to an integrate definition of the landscape-object remain unsolved. The « science of landscape » is defined as a « diagonal-science » cross-checking the various branches that study natural environment.